

“ Jeux de mains : le maniement et la manière dans les
Essais ”

Anne-Pascale Pouey-Mounou

► To cite this version:

Anne-Pascale Pouey-Mounou. “ Jeux de mains : le maniement et la manière dans les Essais ”. Montaigne : une rhétorique naturalisée? éd. D. Knop et B. Perona, Paris, Champion, p. 211-226, 2019. hal-03158471

HAL Id: hal-03158471

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03158471>

Submitted on 3 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEUX DE MAINS : MANIEMENT ET MANIERE DANS LES *ESSAIS*

Je partirai, comme beaucoup d'autres, du célèbre passage du chapitre « Sur des vers de Virgile » (III, 5) où Montaigne, commentant l'évocation lucrétienne des amours de Vénus et de Mars, oppose à la néologie gratuite le « maniement » du lexique qui, dit-il, « donne pris à la langue¹ ». Ce passage définit une érotique du langage par la notion rhétorique d'« énergie », dont cette occurrence unique dans les *Essais* est relayée par l'isotopie de la « vigueur », entre les deux pôles de l'afféterie maniérée – « la dextérité de la main » du peintre, opposable au geste du crocheteur qui « crochette et furette tout le magasin des mots et des figures pour se représenter » – et du stéréotype, dont « la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire ». Ce qui me frappe ici est le déploiement, autour de cette notion d'« énergie », d'un réseau serré de jeux lexicaux sur la « dextre » et la « main ». Mobilisant l'arsenal rhétorique des « mots et des figures », il combine à la dérivation² les figures de répétition regroupées par M.-L. Demonet sous le nom d'« anaphore³ », dans une remotivation du « maniement » que Montaigne affectionne⁴. La métaphore de la main – érotique, picturale et furtive – est filée à travers l'antithèse du « maniement [...] des beaux esprits » et du « maniement trop ordinaire », qui préside à la recherche d'un langage qui soit « maniant », para-synonyme ajouté à l'adjectif « vigoureux », mais aussi à travers le faux pléonasmisme de la « dextérité de la main », dénotant une habileté superficielle qui engage la main sans engager le corps ni la mettre en contact avec les choses, loin de la maîtrise dont le « maniement » équestre est la métaphore privilégiée⁵. Le propos sensuel sur les citations de Virgile et de Lucrèce, unies par les dérivations latines sur la base verbale *fundere*, est ainsi prolongé par une gestuelle à la française qui relève d'un geste énonciatif singulier.

Les rapports entre cette page et la rhétorique du « naturel » sont multiples et ont déjà été étudiés du point de vue de la « représentation » de soi⁶ et de la « rencontre⁷ », de la métaphore⁸ et des enjeux rhétoriques de la métaphore équestre⁹, ou encore de la contribution de la répétition au « naturel » et au sublime¹⁰. Ils m'intéressent ici pour le caractère quasi-systématique des remotivations qui ont trait à la main dans les *Essais*, pour la conscience morphologique, syntaxique et, par là, rhétorique qu'ils traduisent du travail du sens. Je voudrais tenter de les rattacher à la patte ou à la griffe (comme on veut) de l'essayiste en m'interrogeant notamment sur les échos qu'ils renvoient à l'articulation de la nature et de la coutume posée dans le chapitre « De la coutume... » (I, 23) et à cet hymne à la « manière [...] du dire » qu'est l'« art de conférer » (III, 8, 928B). Dans ces chapitres et dans d'autres, j'envisagerai ainsi successivement les paradoxes de la « dextérité » non manuelle, des « manières » d'agir et de débattre « à pleines mains », et de la « gauche énergie ».

¹ *Édition Villey*, III, 5, 873-874. Je cite Montaigne dans cette édition et utilise en outre l'*Édition Pléiade*.

² Voir Romain Menini et Déborah Knop, « L'art du provignement dans le troisième livre des *Essais* », *Fabula / Les colloques*, Montaigne. Le livre III des *Essais*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document4264.php> (page consultée le 01 août 2017).

³ Marie-Luce Demonet, *À plaisir. Sémiotique et scepticisme chez Montaigne*, Orléans, Paradigme, 2002, chap. 8, « L'anaphore », p. 163-170. Voir aussi *id.*, *ibid.*, chap. 10, « 'Car je ne vois le tout de rien' : le style simple des *Essais* », p. 181-198, en part. p. 196-198 sur le statut des figures de répétition et le primat du concept, et chap. 11, « Des mots voyageurs. Étude de la polysémie dans les *Essais* », p. 199-217 ; Michel Magnien, « Montaigne et le sublime dans les *Essais* », *Montaigne et la rhétorique*, éd. J. O'Brien, M. Quainton et J. J. Supple, Paris, Champion, 1995, p. 27-48, ici p. 34-36 ; et *id.*, « 'Tel ... fait des *Essais* qui ne sauroit faire des effaits' : la paronomase dans les *Essais* », *Montaigne Studies*, *An Interdisciplinary Forum*, 27, mars 2015, p. 113-126.

⁴ Relevé par Jean-Charles Monferran, « Le 'dictionnaire tout à part [s]oi' de Montaigne : quelques remarques sur les mots des métiers et les mots 'paysans' dans les *Essais* », *La Langue de Rabelais. La Langue de Montaigne*, éd. F. Giaccone, Genève, Droz, 2009, p. 405-421, ici p. 414, n. 38.

⁵ Voir Jean Balsamo, art. « Cheval » du *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, dir. Ph. Desan, Paris, Champion, 2007, p. 190-191.

⁶ Jean-Charles Monferran, « Le 'dictionnaire tout à part [s]oi' de Montaigne... », art. cit.

⁷ O. Guerrier, *Rencontre et reconnaissance. Les *Essais* ou le jeu du hasard et de la vérité*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 111-115.

⁸ Van Dûng Le Flanchec, « Montaigne et le 'magasin des mots et des figures' : le travail de la métaphore dans la langue des *Essais* », *La Langue de Rabelais. La Langue de Montaigne*, op. cit., p. 481-505, notamment p. 501.

⁹ Jean Balsamo, « Montaigne, le style (du) cavalier, et ses modèles italiens », *Nouvelle Revue du Seizième Siècle*, 17/2, 1999, p. 253-267.

¹⁰ Marie-Luce Demonet, « L'anaphore », art. cit., p. 164-165 ; Michel Magnien, « Montaigne et le sublime dans les *Essais* », *Montaigne et la rhétorique*, éd. J. O'Brien, M. Quainton et J. J. Supple, Paris, Champion, 1995, p. 27-48, ici p. 36.

Les paradoxes de la « dextérité » : figures de l'art caché

Est-il important d'avoir une main droite ? Sans doute, puisque au moins trois essais accordent de l'importance à celle-ci, « Des destries » (I, 48), « Des armes des Parthes » (II, 9 404B) et – du moins on peut le supposer – « Des pouces » (II, 26, 691-692)¹¹. Le premier de ces chapitres part, on le sait, d'une réflexion étymologique (qu'il doit à Caracciolo) sur les chevaux *dextrarii*, « qui se menaient à dextre », d'où les dérivés « destriers » et « adestrer¹² » (I, 48, 287A) ; il associe « armes et chevaux » et va des « armes les plus courtes », telle « une espée que nous tenons au poing », aux armes de jet (I, 48, 287A, 289C, 290C). Cette insistance sur la maîtrise à distance de ce que l'on a bien en main est reflétée par le propos sur l'« assiette » du cavalier¹³, objet de figures de dérivation paradoxales sur un « maniement » où les mains n'ont guère de part : ainsi des Massiliens « mani[ant] » leurs chevaux « à toutes mains » (de toutes les manières), c'est-à-dire, justement, sans les mains, « avec une baguette, la bride avallée », à cru et « sans bride », des numéros de voltige « à deux pieds sur sa selle », « seulement des dents », etc., ou du prince de Sulmone (Charles de Lannoy) « maniant un rude cheval de toute sorte de maniemens » (I, 48, 292B, 294-295B-C). À partir de l'habileté de la main, est ainsi envisagée une façon de faire corps avec son cheval où la « dextérité » et le « maniement » se passent de « dextre » et de « mains ».

Il n'est donc peut-être même pas essentiel d'avoir des mains. L'*Apologie* mentionne ainsi les cigognes qui s'administrent elles-mêmes des clystères, et les éléphants qui arrachent les traits des blessés « si dextrement que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur¹⁴ » (II, 12, 463A) : au-delà de leurs « science et prudence », l'application de l'adverbe à l'habileté de la trompe récuse l'argument traditionnel qui fait procéder la supériorité de l'homme du fait d'avoir une main. L'exemple des manchots au chapitre « De la coustume... » (I, 23) confirme le caractère accessoire de la « main » à l'égard de la capacité de « manier » avec « dextérité ». Exhibant l'usure du langage dans le paradoxe, il propose une articulation de la nature et de la coutume dont se dégage un propos autoréférentiel :

Je viens de voir chez moy un petit homme *natif de Nantes, né sans bras*, qui a si bien *façonné ses pieds au service que luy devoient les mains*, qu'ils en ont à la verité à demy oublié leur *office naturel*. Au demourant *il les nomme ses mains*, il trenche, il charge un pistolet et le lache, il enfille son eguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il joue aux cartes et aux dez, et les remue *avec autant de dextérité* que sçauroit faire quelqu'autre ; l'argent que je luy ay donné (car il gagne sa vie à se faire voir), il l'a emporté en son pied, *comme nous faisons en nostre main*. J'en vy un autre, estant enfant, qui *manioit un' espée à deux mains et un' hallebarde, du pli du col, à faute de mains*, les jettoit en l'air et les reprenoit, lançoit une dague, et faisoit craqueter un foet aussi bien que charretier de France. (I, 23, 111A)

Soulignant par l'allitération en [n] et le jeu étymologique sur les trois adjectifs « natif de Nantes », « né sans bras » et « naturel » une triple perception de la nature dans le manchot de naissance – l'origine géographique, le fait de naissance accidentel et la fonctionnalité des organes selon la nature humaine –, ce passage met en évidence la capacité que tout homme a – pour ainsi dire naturellement – de corriger par la coutume les accidents de la nature, et de rejoindre la nature en enfrenant les offices « naturels » des membres. L'office importe plus que le membre, justifiant de renommer les pieds « mains », ce qui consacre l'oubli du membre manquant (dans le substantif) au profit des verbes : « remue[r] », « manier ». Les « mains » n'interviennent plus ensuite qu'au titre de comparant (« comme nous faisons en nostre main »), de complément nominal paradoxal (« un' espée à deux mains », « mani[ée] » sans mains), de circonstant dénotant une absence (« à faute de mains »).

¹¹ Sur les mains en tant que signe, voir Marie-Luce Demonet, *À plaisir, op. cit.*, chap. 3, « Du discours animal au geste de l'homme », p. 81-102, ici p. 94-99, et chap. 13, « Sémiotique des pouces », p. 237-245.

¹² Sur P. Caracciolo, voir Jean Balsamo, « Montaigne, le style (du cavalier... »), art. cit., p. 258-263.

¹³ Voir encore Jean Balsamo, « Montaigne, le style (du cavalier... »), art. cit., p. 261-263, et « L'assiette du prince de Sulmone (Montaigne, les Italiens et l'art équestre) », *Studi di storia della civiltà letteraria francese, Mélanges L. Sozzi*, Paris, Champion, 1996, p. 241-256. Sur le lexique équestre dans les *Essais*, voir Myrtille Baulier et Romain Menini, que je remercie de m'avoir communiqué leur texte, « Pour un dictionnaire équestre des *Essais* », à paraître.

¹⁴ À rapprocher du fameux passage de l'*Apologie* (« Quoy des mains ?... », II, 12, 454C) sur le langage non-verbal, où Montaigne explore un autre paradoxe ; cf. Marie-Luce Demonet, « Du discours animal... », art. cit.

L'arbitraire des arguments sur lesquels se fonde le discours sur la nature de l'homme est ici exhibé à travers la souplesse du substantif devenu verbe : les mots comme les membres se prêtent, au sens propre, à toutes les « conversions ». La capacité de ces « managements » à rejoindre une forme de « naturel », selon l'articulation de la coutume et de la nature développée dans ce chapitre, donne aux jeux morpholexicaux la portée d'une réflexion métadiscursive : à l'instar des « manières » d'agir que recense ce chapitre, il existe une infinité de manières de dire ; les mots ne sont rien en soi, mais, pliables comme les membres du corps aux fonctions qu'on leur assigne, ils rejoignent un « naturel » qui sans être la nature même, a la légitimité de son « office ».

L'anti-asianisme que traduit la métaphore du « manement » équestre¹⁵ semble ainsi rejoindre l'idéal rhétorique de l'art caché, et trouver une assise philosophique dans une pensée de la « nature » et de la « coutume » qui déduit de l'arbitraire du langage la possibilité des remotivations morphologiques, tropiques et syntaxiques. En ce sens Montaigne est bien « grammairien » – en dépit de ses dénégations au seuil du chapitre « Des destries¹⁶ » –, parce que sa réflexion prend appui sur la forme des mots, mais aussi parce qu'il raisonne, de là, en termes de fonctions et d'offices.

La main, le bras et le poing : agir et conférer « à pleines mains »

Dans la peinture du mouvement dont ces jeux ne sont qu'une traduction catégorielle, les remotivations sont spécialement à l'honneur lorsqu'il s'agit de processus : la main, présente virtuellement dans les expressions figées, entraîne le bras, et le reste du corps. Ainsi au seuil du chapitre « De la coutume... », peu avant l'exemple des manchots. Issu d'une anecdote antique adage recensé par Erasme¹⁷, le conte de la villageoise qui, « ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau [...], gagna cela par l'accoutumance, que tout grand beuf qu'il estoit, elle le portoit encore » (I, 23, 108-109A), joue sur la dérivation de la « coutume » à l'« accoutumance » et sur le geste de la main dans la caresse qui, très vite, engage les « bras ». Les ajouts insérés avant l'exemple des manchots, consacrés à l'accoutumance des sens, renouent par le sens tactile avec ce début en y ajoutant la dimension de la responsabilité éducative :

Platon tansa un enfant qui *jouoit aux noix*. Il luy respondit : Tu me tances de peu de chose. – L'accoutumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu. Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply de nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est *entre les mains des nourrices*. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbatre à blesser un chien et un chat ; et tel pere est si sot de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fis gourmer injurieusement un paisant ou un laquay qui ne se defend point, et à gentillesse, quand il le void affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahyson : elles se germent là, et s'eslevent apres gaillardement, et profitent à force *entre les mains de la coutume*. Et est une tres dangereuse institution d'excuser ces villaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du sujet. Premièrement c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus forte qu'elle est plus gresle. Secondement la laideur de la piperie ne despend pas de la difference des escuts aux esplingues. Elle despend de soy. Je trouve bien plus juste de conclurre ainsi : Pourquoi ne tromperoit il aux escus, puis qu'il trompe aux esplingues ? que, comme ils font : Ce n'est qu'aux esplingues, il n'auoit garde de le faire aux escutz. Il faut apprendre soigneusement aux enfans de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient, non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur ; que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sçay bien que, pour m'estre duiet en ma *puerilité* de marcher tousjours mon grand et plein chemin, et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricoterie ny

¹⁵ Voir encore Jean Balsamo, « Montaigne, le style (du) cavalier... », art. cit., p. 264-267.

¹⁶ « Me voicy devenu Grammaïrien, moy qui n'apprins jamais langue que par routine, et qui ne sçay encore que c'est d'adjectif, conjunctif et d'ablatif. » (I, 48, 287A)

¹⁷ Montaigne traduit ici une anecdote de Favorinus transmise par Stobée (*Sententiae*, 29, Zurich, Froschauer, 1559, p. 201, l. 26-28, cf. éd. Pléiade, p. 111, n. 1 ; éd. ut. 1543, p. 197 : *Ferunt anum quandam cum quotidie parvum vitulum sublatum gestaret, et nullum diem intermitteret, tandem [adultum quoque bovem] gestasse*), plutôt que l'adage 151 d'Erasme, *Taurum tollet, qui vitulum sustulerit* (*Les Adages*, éd. trad. J.-C. Saladin et al., Paris, Belles Lettres, 2^e éd., 2013, t. I, p. 180), riche de suggestions érotiques, qui citait Pétrone, *Satiricon*, 25, 3-6 (éd.-trad. A. Ernout, Paris, Belles Lettres, 1990, p. 21-22) et Quintilien, *Institution oratoire*, I, 9, 5 (anecdote sur Milon de Crotone, éd.-trad. J. Cousin, Paris, Belles Lettres, t. I, 1975, p. 130). L'image du bœuf l'emporte sur celle du taureau, mais Montaigne insiste, en retour, sur la caresse et le geste des bras.

finesse à mes *jeux enfantins*, comme de vray il faut noter que *les jeux des enfans ne sont pas jeux*, et les faut juger en eux comme leurs plus serieuses actions, il n'est *passetemps si leger* où je n'apporte du dedans, d'une propension naturelle, et sans estude, une extreme contradiction à tromper. *Je manie les chartes pour les doubles et tien compte, comme pour les doubles doublons*, lors que le gaigner et le perdre contre ma femme et ma fille m'est indifferent, comme lors qu'il y va de bon. (I, 23, 110C)

Les groupes prépositionnels « entre les mains des nourrices » et « entre les mains de la coutume » font ici écho à l'allégorie inaugurale de la coutume, « violente et traistresse maistresse d'escole » (I, 23, 109A), autant qu'à l'anecdote inaugurale de la villageoise, dans une chaîne de façonnement manuel où peu importe ce que la main manipule : veau, enfant, noix, écus, épingles... À propos des cartes à jouer, sont ainsi employés les verbes « manier », pour Montaigne, et « remuer », pour les manchots.

Dans les deux cas, ces verbes relaient le verbe « jouer ». La substitution tire son sens du travail sur les syntagmes « jeux des enfans » (qui « ne sont pas jeux ») et « mes jeux enfantins » (les jeux de Montaigne enfant), qui dissocie ces « passetemps » de la sphère des « jeux d'enfant », et sur la transitivité du verbe « jouer ». Ici éclate la conscience du figement que le groupe prépositionnel fait peser sur le nom recteur (« jeu ») ou sur le verbe (« jouer »). Dans le fait de « jou[er] aux noix », pour lequel un enfant fut, dit Montaigne, tancé par Platon¹⁸, le problème ne vient pas des noix – c'est la défense de l'enfant – ni de l'activité ludique – ce serait la défausse des nourrices –, mais de l'association du jeu avec un enjeu, par la préposition. C'est précisément ce lien prépositionnel qu'évite le groupe verbal « manie[r] les chartes », par la transitivité directe, l'enjeu (« pour les doubles » ou « les doubles doublons ») n'étant restitué qu'après coup. Leur dissociation rend compatible la gratuité du jeu avec le respect de l'enjeu ; elle conditionne la liberté de la main, voire celle de jouer sans mains. Ce travail sur les prépositions est comparable à celui qui affecte le syntagme de l'« espée à deux mains » : en faisant porter l'interrogation sur les préjugés qui président aux liens intrasyntagmatiques (entre le jeu et les noix, l'épée et les mains), Montaigne défige des collocations qui sont aussi arbitraires que lourdes de conséquences. Il rend à chaque terme recteur son sens plein – plaisir du jeu, efficacité de l'épée – et aux compléments leur caractère accessoire.

Les remotivations invitent donc au discernement : chaque mot, chaque lien syntaxique pèse plus lourd qu'on ne le croit. Dans le domaine pédagogique, propice aux métaphores équestres, le bon précepteur est celui qui sait « dextrement conniver » aux lectures de son élève, dans un « maniement » lucide qui, sans yeux ni mains, consiste à lui lâcher la bride, au contraire de la « manière » de ceux qui tentent de le stimuler « les mains armées de fouets » (I, 26, respectivement 175A et 166C) : la menace de la main visible dans la « manière » dévalue celle-ci. Dans le domaine financier, l'expression « preste[r] la main », appliquée à l'art de fermer les yeux sur les larcins d'un valet, s'oppose à la caricature de l'avare « mani[ant] » son argent :

Il est vray que *je preste la main à l'ignorance* : je nourris à escient aucunement trouble et incertaine la science de mon arjant ; jusques à certaine mesure je suis content d'en pouvoir doubter. Il faut laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet. [...] *O le vilein et sot estude d'estudier son argent, se plaire à le manier*, poiser et reconter. C'est par là que l'avarice fait ses aproches. (III, 9, « De la vanité », 953B-C)

Non seulement la « main », mais l'acte de « prêter », sont remotivés dans cette saine économie des finances et des mots. Dans le domaine politique, la synecdoque invite à discerner non pas tant ce qu'on manipule que jusqu'où l'on y met la main. Ainsi de la remotivation des expressions « prendre en main » – et non « au poulmon et au foye » (III, 10, 1004B), par un jeu prépositionnel qui, en rendant la main substituable, la dote de limites et d'énergie – et « jouer [...] nostre rolle » – par la polysémie du « rôle » et les variations sur les parties du corps (III, 10, 1011-1012B-C) – dans le chapitre « De ménager sa volonté », avant celle de l'hyperonyme des « grands maniements » au

¹⁸ L'anecdote, relevée par Diogène Laërce (*Vies et doctrines des philosophes illustres*, trad. M.-O. Goulet-Cazé (dir.) et al., Paris, LGF, 1999, III, 38, p. 419), concerne en fait un adulte qui jouait aux dés : cf. éd. Pléiade, p. 112, n. 3. Montaigne a modifié l'anecdote pour servir le propos sur le glissement de l'enfance à l'âge adulte et du jeu de noix aux jeux d'argent comme les dés. *Le Noyer* attribué à Ovide (v. 73-86, éd.-trad. E. Ripert, Paris, Garnier, 1937, p. 455) décrit plusieurs jeux où les noix servent tantôt de projectiles, tantôt d'enjeu ; ce passage a été amplement commenté par Erasme, *Commentarius in Nuce[m] Ovidi*, Lyon, Gryphe, 1540.

chapitre « De l'expérience » (III, 13), par le retour au verbe « manier » et la substitution de la « vie », régime du verbe, aux « affaires » sous-entendues, qui inverse la hiérarchie des inclusions et rend l'homme public à son identité privée :

Si on m'eust mis au propre des *grands maniements*, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez vous sceu *mediter et manier vostre vie* ? vous avez faict la plus grande besoigne de toutes. (III, 13, 1108C)

Dans le domaine moral, au début du chapitre « De la modération » (I, 30), le glissement observé du mouvement des mains dans le « maniement » et l'« attouchement » des vertus, à l'étreinte excessive des bras qui veulent les « embrass[er] » et « saisir »,

Comme si nous avions l'*attouchement* infect, nous corrompons par nostre *maniement* les choses qui d'elles mesmes sont belles & bonnes. Nous pouvons *saisir* la vertu de façon qu'elle en deviendra vicyeuse, si nous l'*embrassons* d'un desir trop aspre et violent. (I, 30, 197A)

annonce la réprobation des débordements conjugaux qui suit : « Qu'elles [les femmes] apprennent l'impudence au moins d'une autre main » (I, 30, « De la modération », 198C).

La maîtrise est donc essentiellement négative. Elle consiste dans l'art non seulement de cacher, mais de réfréner sa main, en la tendant. Elle est en ce sens foncièrement rhétorique. Il est tentant de rapprocher ces variations de la célèbre opposition de la rhétorique, représentée par la main ouverte, et de la dialectique, représentée par le poing fermé : l'image, qui figure dans l'*Apologie* à propos des facultés de l'âme¹⁹, fonde le geste discursif de la « conférence » sur le scepticisme.

Dans le domaine des opinions et du discours, ces remotivations illustrent, avant tout, les « manières » de discourir par les formes que prend la main, annonciatrices d'échange ou de violence. En témoigne la formule du chapitre « Des boyteux » (III, 11), « ma creance ne se manie pas à coups de poings » (III, 11, 1031B) : les « poings » y sont récusés comme une possibilité de la main qui rend presque contradictoire la complémentation du verbe « manier ». Dans l'« art de conférer » (III, 8), les jeux de « mains » illustrent la tension entre l'implication et la retenue du geste, source de vigueur. L'érotique y jaillit, « és morsures et esgratigneures sanglantes », lorsque la main devient « bras » et que l'étreinte, initialement opposée aux « griffes », se prête aux coups de griffes dans l'ardeur du débat (III, 8, 924B) ; c'est ici que Montaigne dit « caresse[r] la verité en quelque main [qu'il] la trouve », et « preste[r] l'espaule aux reprehensions » qui ne se tiennent pas « haut à la main », selon la métaphore équestre (III, 8, 924-925 B-C). Même vigueur dans le poing de Socrate, qui « empoigne la premiere matiere » venue afin de « manier et exercer » les esprits (III, 8, 927-928C) : l'empoignade, qui illustre peut-être l'allure serrée du dialogue socratique, suppose d'affronter à pleines mains la matière du débat et la situation d'interlocution.

La violence naît inversement aux limites du « bien dire ». La « tyrannie [...] parliere » des grands, « qui tiennent le monde en leur main », se traduit par la « foiblesse de leurs espauls », puis de leurs mains, puisqu'ils dévaluent la philosophie « en la maniant » (III, 8, 931-932B-C), en une rétrogradation des épaules aux mains inverse de l'ouverture des exemples précédents. La critique des autorités passe par un jeu sur la main, le poignard et la pointe : « Suyvez cette pointe philosophique, un pougnart à la main » (III, 8, 936B). Quant aux sots, la stratégie du silence permet de ne pas « preste[r] la main » à ceux qui discourent « à tasons » et « mani[ent] [la] matiere comme gens qui ont peur de s'eschauder²⁰ » (III, 8, 937B). Aux « devis pointus et coupez » s'opposent enfin les « jeux de mains, indiscrets et aspres » (III, 8, 939B).

Le rapport entre la « main » et le « poing », ou la pointe que l'on « manie », peut-il dès lors éclairer le rapport de la rhétorique à la dialectique ? « Manier et exercer », c'est le binôme synonymique qui définit la maïeutique socratique en des termes qui font d'elle une rhétorique – heuristique, comme l'a signalé M.-L. Demonet²¹ – dont se déduit la définition de l'essai comme

¹⁹ « Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : La main espanduë et ouverte, c'estoit apparence : la main à demy serrée, et les doigts un peu croches, consentement : le poing fermé, comprehension : quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, science. » (II, 12, 503C)

²⁰ Sur ce chapitre, voir Marie-Luce Demonet, *À plaisir, op. cit.*, chap. 7, « Art de conférer, art de raisonner (*Essais* III, 8) », p. 150-162, en particulier p. 154-156.

²¹ Marie-Luce Demonet, « Art de conférer, art de raisonner... », art. cit., p. 150.

« exercice ». Dans l'« art de conférer », la métaphore des armes « mal emmanchées » (III, 8, 937B) s'applique aux arguments jaillis de la situation d'interlocution, non d'un arsenal technique. Dans la revue des vices argumentatifs – des vices dialectiques²² –, la métaphore des armes se fait discrète : cet outillage encombrant n'est pas considéré comme tel, mais invalidé par les métaphores d'une piètre pratique de l'équitation et de l'escrime, puis dévalué par la comparaison aux « joueurs de passe-passe », dont la « souplesse » manuelle occulte l'objet (III, 8, 927B) ; violence et perte de sens vont de pair, dans le déni du contact avec la chose et l'interlocuteur. Seul importe le mouvement de la « main », qui trahit une identité : « en quelque main, c'est un sceptre ; en quelque autre, une marotte » (III, 8, 927B). La critique de la dialectique comme refus du contact fait de la « main » une synecdoque de l'individu.

Ces exemples éclairent donc, par-delà l'antithèse du « maniement » et de la maîtrise apprise, une recherche de plénitude à l'œuvre dans le recours aux figures : plénitude des mots dans le défigement, notamment syntaxique, plénitude du geste dans la synecdoque, instrument de limitation par excellence, plénitude du contact aux choses et à autrui dans les métaphores méta-discursives. Le maniement de la matière verbale suppose, par cette tension entre retenue et plénitude, une recherche de motivation où un « moi » singulier puisse se reconnaître.

« Mains gourdes » et « mauvaise main » : la gauche énergie

La rhétorique échappe-t-elle cependant au discrédit qui frappe la dialectique, et a-t-elle encore une part dans la « manière » des *Essais* ? Selon les passages qui lui sont explicitement consacrés, non, sans doute : les binômes para-synonymiques « mani[er] et contourn[er] », « mener et manier », la discréditent comme « util » de manipulation, et le primat est accordé aux choses sur les mots (I, 51, 306A ; III, 10, 1013C). Quant aux deux entrées « Manière » de la *Concordance des Essais*²³ – qui isole les emplois locutionnels du terme – elles témoignent de l'usure de ce mot, autant que d'une préoccupation récurrente pour les manières de dire et d'agir. Au nom des manchots du chapitre « De la coutume » et de l'adage *Manum de tabula* invoqué par M. Magnien à propos du sublime²⁴, on peut néanmoins voir en Montaigne un rhétoricien aux mains « gourdes », comme il le dit lui-même, qui déduit des insuffisances de la main les traits définitoires d'une rhétorique.

La maladresse des mains « gourdes », incapables de « tailler plume », évoquée dans le chapitre « De la præsumption » (II, 17), introduit le tableau général d'une « mollesse »²⁵ où il importe peu que l'auteur ne tienne pas vraiment la plume. Elle préside paradoxalement à l'assomption de la maîtrise personnelle de celui qui, n'ayant eu « ny commandant ny maistre forcé », s'est « accoustum[é] à se conduire à sa mode » :

Les mains, je les ay si gourdes, que je ne sçay pas escrire seulement pour moy [...]. Mes conditions corporelles sont en somme tresbien accordantes à celles de l'ame, il n'y a rien d'allegre : il y a seulement une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine, mais j'y dure, si je m'y porte moy-mesme, et autant que mon desir m'y conduit [...]. Autrement, si je n'y suis alleché par quelque plaisir, et si j'ay autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vauls rien : Car j'en suis là, que sauf la santé et la vie, il n'est chose pourquoy je vueille ronger mes ongles, et que je vueill' acheter au prix du tourment d'esprit, et de la contrainte [...]. J'ay une ame libre et toute sienne, accoustumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cett'heure ny commandant ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant, et le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autrui, et ne m'a faict bon qu'à moy : Et pour moy, il n'a esté besoin de forcer ce naturel poissant, paresseux et fayneant : Car m'estant trouvé en tel degré de fortune dés ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester : [...] je n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien pris [...]. Je n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter [...]. Et n'ay eu besoin que de jouyr doucement des biens que Dieu par sa liberalité m'avoit mis entre mains : Je n'ay gousté aucune sorte de travail ennuieux : Je n'ay eu guere en maniement que mes affaires : Ou, si j'en ay eu, ç'a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon : commis par gents, qui s'en fioyent à moy, et qui ne me pressoyent pas, et me

²² Voir encore Marie-Luce Demonet, « Art de conférer, art de raisonner... », p. 158-159.

²³ Roy E., David B. et Alice Elder Leake, *Concordance des Essais de Montaigne*, Genève, Droz, 1981, 2 vol., s. v.

²⁴ Michel Magnien, « Montaigne et le sublime... », art. cit., p. 37 ; Erasme, *Adages*, éd. cit., adage 219, t. I, p. 229-232.

²⁵ Voir Emmanuel Naya, « De la 'médiocrité' à la 'mollesse' : prudence montaignienne », *Eloge de la médiocrité. Le juste milieu à la Renaissance*, éd. E. Naya et A.-P. Pouey-Mounou, Paris, Ed. rue d'Ulm, 2005, p. 195-216.

cognoissoient. *Car encore tirent les experts, quelque service d'un cheval restif et poussif.* (II, 17, 642-643)

L'argument passe de nouveau par la remotivation d'une expression figée impliquant les mains, dans la gradation qui se fait de la jouissance des biens mis par Dieu « entre mains » à un « maniement » restreint aux affaires et à la volonté affirmée « de les manier à [s]on heure et à [s]a façon ». La métaphore équestre qui clôtüre ce renversement, « Car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poussif », est réversible : mauvais cheval, mais maître en la matière. Sur le plan rhétorique, de même, Montaigne aurait « mauvaise main et infructueuse à persuader », d'où le recours à la « diversion » consolatrice (III, 4), l'art de « gauchi[r] » et de « desrob[er] » les propos et les pensées se substituant aux « diverses manieres » prescrites par la philosophie :

Moy, qui ne desirois principalement que de piper l'assistance qui avoit les yeux sur moy, m'advisey de plastrer le mal. *Aussi me trouvé-je par experience avoir mauvaise main et infructueuse à persuader.* Ou je presente mes raisons trop pointues et trop seiches, ou trop brusquement, ou trop nonchalamment. Apres que je me fus appliqué un temps à son tourment, je n'essayai pas de le guarir par fortes et vives raisons, par ce que j'en ay faite, ou que je pensois autrement faire mieux mon effect ; ny n'allay choisissant *les diverses manieres que la philosophie prescrit à consoler* : Que ce qu'on plaint n'est pas mal, comme Cleanthes ; Que c'est un leger mal, comme les Peripateticiens ; Que ce plaindre n'est action ny juste ny louable, comme Chrysippus ; Ny cette cy d'Epicurus, plus voisine à mon style, de transferer la pensée des choses fascheuses aux plaisantes ; Ny faire une charge de tout cet amas, le dispensant par occasion, comme Cicero ; mais, *declinant tout mollement noz propos et les gauchissant peu à peu* aus subjects plus voisins, et puis un peu plus esloingnez, selon qu'elle se prestoit plus à moy, je luy *desrobay* imperceptiblement cette pensée doulereuse, et la tins en bonne contenance et du tout r'apaisée autant que j'y fus. J'usay de diversion. (III, 4, 831B-C)

De ces renversements faussement modestes découlent les qualités du style « naturel » et « énergétique », la concision, l'obliquité et la pertinence. Elles ont déjà été bien étudiées²⁶. La concision découle du défaut de mémoire avoué dans le chapitre « Des menteurs », grâce à la limitation de la « matiere » qu'il impose à la faculté de « manier et employer » les sujets (I, 9, 35B-C), réflexion qui annonce, à propos de la digression « pertinen[te] », la métaphore équestre. L'obliquité, art de « gauchir » et d'aller « titubant » comme « des joncs que l'air manie casuellement » (III, 9, 964C), procède de l'indifférence, exprimée dans l'*Apologie* à propos de la maïeutique socratique, à l'égard de la voie « par où nous all[ons] » :

Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant en esmouvant la dispute, jamais l'arrestant, jamais satisfaisant, et dict n'avoir autre science que la science de s'opposer. Homere, leur autheur, a planté également les fondemens à toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allussions. De Palto nasquirent dix sectes diverses, dict on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante et rien asseverente, si la sienne ne l'est. Socrates disoit que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer, elles ; que luy, par le tiltre de sage homme que les Dieux lui ont deféré, s'est aussi defaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter ; et se contente d'aider et favoriser de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduits, faciliter l'issue de leur enfantement, juger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, le mailloter et circonscire : exerçant et maniant son engin aux perils et fortunes d'autruy. (II, 12, 509C)

Cela fonde la pertinence sur le refus d'une visée *a priori*, et sur le choix du contact : la fécondité de celui-ci est soulignée par la remotivation de la maïeutique dans les métaphores de l'engendrement, et mimée par les figures de dérivation, que Montaigne décrit ailleurs, dans le chapitre « Sur des vers de Virgile », comme un engendrement mutuel des mots (III, 5, 872B : « et cette noble 'circunfusa', mere du gentil 'infusus'²⁷ »).

²⁶ Voir Marie-Luce Demonet, *À plaisir, op. cit.*, chap. 7, « Art de conférer, art de raisonner », p. 150-162, et chap. 10, « 'Car je ne vois le tout de rien' : le style simple des *Essais* », p. 181-198 ; Michel Magnien, « Montaigne et le sublime dans les *Essais* », art. cit.

²⁷ Voir Romain Menini et Déborah Knop, « L'art du provignement... », art. cit.

La célèbre justification des digressions dans le chapitre « De la vanité » fonde cette pertinence sur les jalons constitués par les mots. Le modèle platonicien, envisagé d'un point de vue rhétorique, pose en effet le problème du rôle conducteur des mots « bastant[s] » qui, tout en « retir[ant] au nonchalant et fortuite » (III, 9, 994C), jalonnent la réflexion²⁸. Question essentielle pour nous à deux titres, parce qu'elle peut inciter à prêter aux figures de dérivation une valeur structurante allant même au-delà de la naturalisation de la rhétorique, lorsqu'elles s'ordonnent en réseaux signifiants, mais aussi parce qu'inversement, elle accorde tant aux mots qu'on peut douter que le « maniement » de ceux-ci aille, dans la *dispositio*, au-delà du contact recherché dans la pertinence avec une matière « maniable » et avec la « main » des « disputants ».

Cette pertinence qui tient aux mots – bases de réflexions polysémiques et supports de morphèmes grammaticaux qui les emportent dans le mouvement syntaxique des connexions de la pensée – nous ramène ainsi à un dernier dérivé, « maniable », volontiers associé à des para-synonymes incluant soit le sème de la souplesse, soit celui du toucher opposé à la raison abstraite. C'est, de tous ceux que nous avons envisagés, celui qui fait le mieux procéder le « maniement » de la pensée d'un effacement de la « main » de l'essayiste : l'exercice de la pensée est à l'œuvre et est affaire de contact, mais il reste une simple possibilité de la « matière » qualifiée par l'adjectif, les capacités des sens et la maîtrise suggérées par le contact de la « main » étant, quant à elles, relativisées. Quelle est donc la part de la *dispositio* dans les inflexions sémantiques du texte, que doivent-elles à la matière même, à la « main » de l'essayiste et aux pensées plus ou moins maîtrisées qui guident sa main ? Mes derniers exemples en restent à cette aporie.

Ainsi, dans le chapitre « Des prières » (I, 56), deux occurrences de cet adjectif ont été ajoutées de part et d'autre du verbe « manier » appliqué à la matière théologique, la première à propos de la « visible et maniable réparation » requise dans la pénitence, la seconde dans la critique des traductions de la Bible, que leurs auteurs s'imaginent avoir « rendue maniable au peuple » :

De quel langage entretiennent-ils sur ce subject la justice divine ? Leur repentance consistant en *visible et maniable réparation*, ils perdent et envers Dieu, et envers nous le moyen de l'alleguer. (I, 56, 320C)

Ce n'est pas en passant et tumultuairement qu'il faut *manier un estude si serieuz et venerable*. [...] Plaisantes gens, *qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire* [...]. (*ibid.*, 321B-C)

Des actes tangibles qui requièrent la participation de tout l'être, au galvaudage sur lequel la main, métaphore de l'esprit, n'a pas de prise, des limites de la main qui se refuse à faire ce que dit la bouche des hypocrites aux naïfs qui croient garantir le contact de l'esprit par celui de la main, le problème des intentions, des paroles et des actes est posé à travers la dénaturation de la matière religieuse entre certaines mains²⁹. De façon plus autoréférentielle, la réflexion sur les savoirs, qui consiste selon l'*Apologie* à « mani[er] et polli[r] » une matière qui, devenue « plus souple et plus maniable », sera reprise par d'autres (II, 12, 560A), est encadrée par deux relativisations des savoirs et des sens, illustrées, l'une, par le déchiffrement des lignes de la main, l'autre par l'image de celui qui « manie » un matériau avec les mains « gourdes » ou crevassées (II, 12, 560A et 562A) : double relativisation de la main, comme matière et comme instrument du savoir. Les connexions que l'on est tenté de déceler dans ces reprises de termes relèvent-elles d'une *dispositio* promue par les figures, ou d'un empirisme qui relie, à un niveau moins conscient, le témoignage des sens figurés par la main à l'activité de l'esprit conçue comme « maniement », au long d'un cheminement dont les figures portent le mouvement exploratoire et consacrent la pertinence ? Même interrogation dans « De la phisionomie » (III, 12), où l'éloge des « manœuvres » et des soldats capables de s'enterrer eux-mêmes « à tout [I]es mains », « de leurs mains », précède la critique de « cette raison qui se manie à nostre poste, [...] ne laiss[ant] chez nous aucune trace apparente de la nature » (III, 12, 1049B-C). La parole socratique reste en tout cas du côté du « naturel » des « manœuvres », toute rhétorique qu'elle est dans ce chapitre.

²⁸ Voir André Tournon, *Montaigne. La glose et l'essai*, 2^e éd., Paris, Champion, 2000, p. 136-140.

²⁹ Voir Marie-Luce Demonet, *A plaisir, op. cit.*, chap. 13, « Sémiotique des pouces », art. cit., p. 237-245.

La dextérité des manchots, l'empoignade socratique, la gauche énergie des manœuvres suggèrent des préoccupations rhétoriques parmi lesquelles le « maniement » des mots et des choses constitutif de l'essai tâche à se situer. La dextérité positive est du côté de l'art caché, revendiqué dans l'image d'une maîtrise qui se passe de la visibilité de la « main », et mis en œuvre dans une pratique lexicale, fondée philosophiquement sur l'articulation de la nature et de la coutume, où l'outil importe moins que la fonction : malgré la dépréciation de l'arsenal du « bien dire », la rhétorique en sort grandie en tant que productrice de figures porteuses de sens ; on rejoint la « nature », « à sauts et à gambades », dans la voltige et dans les pirouettes des manchots, à travers une rhétorique naturalisée par ses figures mêmes. Le défigement des expressions où intervient la « main », qui problématise les limites de tout engagement, se fait, dans la recherche d'une plénitude de la parole et de l'action qui questionne les connexions syntaxiques et sémantiques usitées, au bénéfice du sens contre l'usure du langage, du contact contre la violence, et contre la dialectique qui les incarne l'une et l'autre, le « maniement » pouvant s'interpréter comme une formulation rhétorique de la maïeutique socratique. Les métaphores de la gaucherie introduisent enfin les qualités du style comme un défaut de rhétorique, dans une rhétorique faussement naturelle. La difficulté d'appréhender celle-ci à plus large échelle, là où l'organisation des mots en réseau devient structurante, tient au choix que j'ai fait de partir des mots et des figures de mots. Comme la polysémie et les tropes, les figures de dérivation vont, dans les *Essais*, au-delà du mimétisme du « naturel » pour produire la conduite de la pensée ; mais en étant constitutives d'un « maniement » de la « matière » pensé comme actualisation ponctuelle des virtualités de celle-ci, et de l'interlocuteur, elles semblent ici rester en-deçà des desseins de la *dispositio* pour magnifier le rôle exploratoire de la pensée.

Anne-Pascale POUÉY-MOUNOU
Université Paris-Sorbonne / IUF